

PERSO



Regards personnalistes

N° 16 - Octobre 2008

Quand l'économie perd le Nord
Cultures et spiritualités à la rescousse

COMITÉ DE RÉDACTION

Président du Comité de Rédaction :

Aaron MUNDAYA BAHETA

Éditeur responsable :

Vincent TRIEST

Rédacteur en chef :

Christophe ENGELS

Secrétaire de rédaction :

Sully FAÏK

Trésorier :

Abdeslam EL MOHANDIZ

Équipe de rédaction :

Aïcha BOULBAYEM

Arlette LENOTTE

Monique MISENGA

Jean-Marc PRIELS

Mise en page :

MUSANGU Bende

Ont aussi contribué à ce numéro :

Marcel BOLLE DE BAL

Thierry VERHELST

TABLE DES MATIÈRES

◆ <i>Éditorial: Le grand retour du personnalisme?</i>	3
◆ <i>Vers une mondialisation nouvelle</i>	4
◆ <i>Cultures et spiritualités à la rescousse</i>	7
◆ <i>Carte blanche: Concrètement...</i>	11
◆ <i>Deux chemins de reliance personnalistes</i>	12
◆ <i>Pistes pédagogiques</i>	16

PERSO

est une publication de l'asbl C@PP

Centre d'Action pour un Personnalisme Pluraliste

Le C@PP a pour but d'approfondir l'humanisme fondé sur les philosophies personnalistes et d'en développer les applications dans la société, sur le plan culturel, social, économique et politique.

L'association réalise son objet social notamment par :

- l'organisation de conférences et de forums d'échanges :
L'Atelier du Personnalisme ;
- des publications ;
- un travail de réflexion et d'animation en équipe :
Le Carré personnaliste.

CONTACTS

Vincent TRIEST, Secrétaire général du C@PP
4, rue Capitaine J.-M. de Vismes
B- 1348 LOUVAIN-LA-NEUVE
Belgique

☎ : 00 32 [0] 10 45 52 50

Courriel : <vincent.triest@skynet.be >

Site internet : www.personnalisme.org

PRIX

Au numéro simple : 4,00€

Au numéro double : 8,00€

Abonnement à 3 numéros :

Belgique : 10,00€

Europe : 20,00€

À verser au compte de l'asbl

Centre d'Action pour un Personnalisme Pluraliste :

340-1826958-01

Pour tout versement hors Belgique, utiliser **uniquement** un mode de **virement** en mentionnant les codes IBAN et BIC suivants :

Iban BE43 3401 8269 5801 Code BIC : BBRUBEBB

L'affiliation au C@PP est le meilleur moyen de soutenir son action. Il vous suffit de verser **30,00€** sur le compte de l'association en mentionnant « affiliation ». Ce montant comprend l'abonnement à *Perso* (Belgique et étranger).



LE GRAND RETOUR DU PERSONNALISME ?

Les absents ont toujours tort. Ceux qui n'étaient pas à la conférence donnée pour le CAPP par Thierry Verhelst ont raté l'occasion de découvrir un orateur qui va doublement de l'avant. Intellectuellement. Et humainement. Sans jamais délaissier aucun des deux termes de l'alternative.

Verhelst, devenu Thierry, a prouvé à Louvain-la-Neuve ce qu'il avait déjà montré sur la *Première* (*Et Dieu dans tout ça ?*) ou dans *La Libre Belgique* et ce qu'il allait confirmer sur la *Deux* (*Noms de dieux*) ou dans *Dimanche*: il est un homme de dialogue. Dialogue entre cultures. Dialogue entre spiritualités. Dialogue entre personnes, aussi, qui contribue à le ranger dans la famille des personalistes affirmés.

Un personalisme qui s'oppose à la fois à l'individualisme et au collectivisme.

Un personalisme qui considère que la personne ne se réduit ni à un individu égocentré ni à une parcelle du collectif.

Un personalisme qui refuse la séparation autant que la fusion: «*L'idéal personaliste est l'union entre des personnes qui conservent leurs identités propres et uniques, explique l'inspirateur de ce numéro de Perso. Le lien n'est pas le contraire du sujet autonome: il le constitue. Loin d'empiéter sur la souveraineté du moi, le lien à l'autre permet au moi d'exister.*»



Christophe Engels

Et d'ajouter: «*La morale personaliste tient en une seule norme: deviens la personne que tu es déjà potentiellement. Pour atteindre cette fin, elle propose une voie: deviens une personne par ton entrée en relation avec autrui. Le personalisme met l'accent sur une qualité de relation qui nous invite à sortir de ces comportements utilitaires qui font la froideur de l'individualisme marchand.*»¹

Cet individualisme marchand, la crise du moment contribue chaque jour davantage à élargir le cercle de ses détracteurs. De quoi étayer la thèse de ceux qui, comme notre interlocuteur,

croient déceler dans nos sociétés les prémices d'un retournement intérieur, d'une «révolution» sans Grand Soir, d'un quadruple changement: culturel, spirituel, économique et social. De quoi, aussi, renforcer le poids de ceux qui ont pour projet de faire la jonction entre la vague un peu surfaite du «développement personnel» et l'authenticité d'une philosophie digne de ce nom.

Parmi eux, le plus qu'accessible Michel Lacroix, maître de conférences à l'université de Cergy-Pontoise et auteur du tout récent *Se réaliser. Petite philosophie de l'épanouissement personnel*², qui défend l'idée que la vague en question aurait

tout à gagner d'un élargissement en une «*philosophie de la réalisation de soi*». Histoire de puiser «*dans l'héritage des philosophes et des écrivains qui, depuis deux siècles, ont réfléchi au problème de l'existence.*» Et l'auteur de renvoyer tout particulièrement à deux noms... Celui d'Abraham Maslow, qui considère que la société doit offrir à tous ses membres «*la possibilité de se réaliser*»³. Et surtout celui d'Emmanuel Mounier, qui appelle de ses vœux une «*civilisation personaliste [...] dont les structures et l'esprit sont orientés vers l'accomplissement comme personne de chacun des individus qui la composent*»⁴.

Autant d'indices qui interpellent: le personalisme amorcerait-il son grand retour?

Christophe Engels
rédacteur en chef

1. Verhelst Thierry, *Des racines pour l'avenir. Cultures et spiritualités dans un monde en feu*, L'Harmattan, Paris, 2008.
2. Lacroix Michel, *Se réaliser. Petite philosophie de l'épanouissement personnel*, Robert Laffont, coll. Réponses, Paris, 2008.
3. Maslow Abraham, *The Farther Reaches of Human Nature*, Penguin book, New York, 1994.
4. Mounier Emmanuel, *Manifeste au service du personalisme*, in Œuvres, tome I, Le Seuil, Paris, 1961.

DIALOGUE DES CULTURES ET DES SPIRITUALITÉS

VERS UNE MONDIALISATION NOUVELLE

Christophe Engels

Exemples concrets et anecdotes savoureuses à la clé, Thierry Verhelst a expliqué au CAPP dans quelle mesure nous gagnerions à nous inspirer des cultures traditionnelles, plus empreintes de relations humaines et de rapports à la nature. Lignes de force de sa conférence du 1er décembre dernier...

Nous sommes à une époque charnière

D'un côté monte un péril. Il se manifeste à tous les niveaux : écologique (avec, par exemple, une qualité d'alimentation en déclin), économique (avec, entre autres, l'apartheid imposé par les 20 % les plus favorisés de la population aux 80 % les plus pauvres), moral (avec, notamment, le drame du suicide des jeunes)... Le monde fonce comme un avion dans la nuit, sans pilote à bord. La lucidité commande d'en tenir compte.

D'un autre côté, cependant, croît ce qui pourrait bien nous sauver : l'imprévu d'une grande mutation, considérée par Michel Serres comme aussi importante que celle qui eut lieu lors du néolithique ou de la révolution française.

En ce nouvel âge axial qui est le nôtre, les anciens repères se perdent, laissant présager la possible érection d'un nouveau monde. C'est donc un danger. C'est aussi une opportunité. Deuxième aspect qui n'est pas moins fondamental. Même s'il s'avère moins spectaculaire. L'arbre qui tombe fait toujours plus de bruit que la forêt qui pousse...

Métastrophe

Quand tout se bouscule, une prise de conscience peut se produire. C'est l'idée du regretté Paul Ricœur, qui indiquait qu'en période de crise personnelle ou collective, nous avons le choix entre la catastrophe ou la « métastrophe ». Métastrophe ? Un néologisme qui témoigne d'une mutation profonde. Celle de notre culture. Celle

de nos attitudes. Celle de nos comportements concrets.

L'heure n'est donc pas à l'abattement ! L'espérance est plus que légitime. Encore convient-il de l'enraciner dans un sol approprié. Non pas dans la terre aride d'une extrapolation du passé. Mais bien dans le terreau fertile d'une confiance en l'inédit, en l'inouï, en l'invisible. Car si l'autodestruction est de l'ordre du possible, l'imprévisible, l'inattendu, « l'improbable » le sont tout autant. Les plus grands bouleversements de l'Histoire n'ont jamais été anticipés. Encore moins programmés. Ils sont toujours passés inaperçus dans un premier temps. Et si – d'une certaine manière – ils ont été initiés, c'est à la marge. Par des personnes qui refusaient de se soumettre au discours dominant de leur époque. Par des hommes et des femmes qui restaient souvent incompris de leur entourage. Par des marginaux qui n'avaient pas eux-mêmes pleinement conscience de ce qu'ils étaient en train d'accomplir.

Reste, pour les éventuels candidats précurseurs, à emprunter la bonne direction. Pour la trouver, les cultures métissées du Sud semblent pleines d'enseignements. Par leurs aspects positifs autant que par leurs errements. En la matière, notre conférencier parle d'expérience. La fréquentation de l'autre hémisphère lui a en effet ouvert les yeux à un triple titre. D'abord, elle lui a fait découvrir qu'il avait une culture. Ensuite, que cette culture était celle de la modernité. Enfin, que son « trop-plein » d'efficacité et de dynamisme à l'occidentale masquait le vide

d'une part manquante : celle renvoyant à un déficit de reliance, d'empathie, de solidarité...

Cette révélation l'a interpellé. Mais pas au point de l'inciter à rejeter en bloc sa propre culture. Qu'elle porte sur soi-même ou sur l'autre, la haine est toujours mauvaise conseillère, rappelle Thierry Verhelst. Il est préférable de chercher à voir les richesses et les limites de chacun. D'où la question qui, depuis lors, taraude notre homme : en quoi la tradition et la modernité peuvent-elles se féconder mutuellement ? L'avenir, en effet, est à l'enrichissement réciproque des cultures du monde. Telle est la conviction profonde de l'intéressé. Qui y va de ses trois illustrations...

Entre fusion et séparation, la reliance

Dans les cultures traditionnelles, c'est le cosmos qui prédomine : le rôle de l'homme est de s'insérer dans le « grand tout » de l'ordre cosmique et de faire acte d'allégeance aux lois de l'univers. Rien de tel pour nos cultures modernes où l'homme se réserve à lui-même la place privilégiée : vive l'autonomie, la maîtrise, la compétition avec l'autre, avec le monde... et même avec Dieu ! Place aux implacables exigences de la séparation ! Et tant pis pour la douce bienfaisance de l'harmonie ! L'une comme l'autre, ces deux visions ne confinent-elles pas à l'excès ? Notre société n'est-elle pas appelée à se recentrer sur la formule intermédiaire d'une union, d'une relation, d'une reliance entre cette fusion régressive et cette séparation stressée ?

Entre magie et mystification, le réenchantement

Là où les cultures traditionnelles appréhendent révérencieusement le sacré et la magie, nous, les modernes, ne percevons que mystification à combattre radicalement, voire obscurantisme à pourfendre sans état d'âme. Seuls comptent, à nos yeux, la matière et le mécanique. D'où le tapis rouge déroulé à la science et à la technique. Deux références absolues qui tendent à reléguer l'émerveillement aux oubliettes du progrès technologique et de son pendant économique : la croissance.

« *La croissance infinie est un mauvais infini* », expliquait pourtant Hegel. C'est en effet le règne du « jamais assez » et du « toujours plus »,

auquel n'échappe pas non plus notre conception – devenue aveugle – du progrès. Ne convient-il pas plutôt de nous repositionner entre magie et mystification ? De réenchanter notre monde sans tomber dans le piège de la superstition ?

Entre communauté et individu, la personne

Dans les sociétés traditionnelles, c'est le groupe qui fait l'homme. L'accent est mis sur la vie communautaire, sur l'enracinement dans le collectif et sa tradition. En découlent, certes, un conformisme social et une soumission aux anciens parfois étouffants. Mais, d'un autre côté, les bienfaits de la solidarité sont au rendez-vous. Quel contraste avec la grande solitude de la modernité, qui privilégie, elle, l'individualisme, l'autonomie, l'épanouissement personnel, l'identité séparée et la quête d'un bonheur au singulier ! Le bilan ? Les Droits de l'Homme et la démocratie, bien sûr. Mais aussi un déracinement généralisé. Car le conformisme a cédé le témoin à la recherche de la différenciation, de l'excellence et du « génial », alors que la solidarité a été reléguée au rayon des lois et de la sécurité sociale.

Une voie nouvelle ne passerait-elle pas par le souci d'une mise en adéquation des points forts de la tradition et des atouts de la modernité : enracinement et solidarité d'une part, respect de l'altérité et ouverture extracommunautaires d'autre part ? « *Ta différence m'enrichit* » dit le Petit Prince de Saint-Exupéry. Entre la tradition du *mythos* et la modernité d'un *logos* centré sur la raison et sur la dichotomie du « ou... ou... », pourquoi pas, donc, une intelligence cordiale ? Pourquoi pas un dépassement de l'objectivité froide, mis au service d'un sujet qui redeviendrait plus important que l'objet ? Pourquoi pas des « *Droits de l'Homme* » élargis à des « *Devoirs humains* » ?

Bonnes nouvelles...

Pour Georges Bernanos, « *la modernité est un complot contre la profondeur* ». Elle apparaît comme une crise d'adolescence, comme une rupture avec le passé, comme un rejet de la tradition, des parents et des conventions, comme une volonté impétueuse de se montrer original... Désormais, il est temps de devenir adulte. De se poser les bonnes questions... Comment

accéder à la reliance? Comment réenchanter notre monde? Comment libérer la personne qui sommeille si souvent dans l'individu?

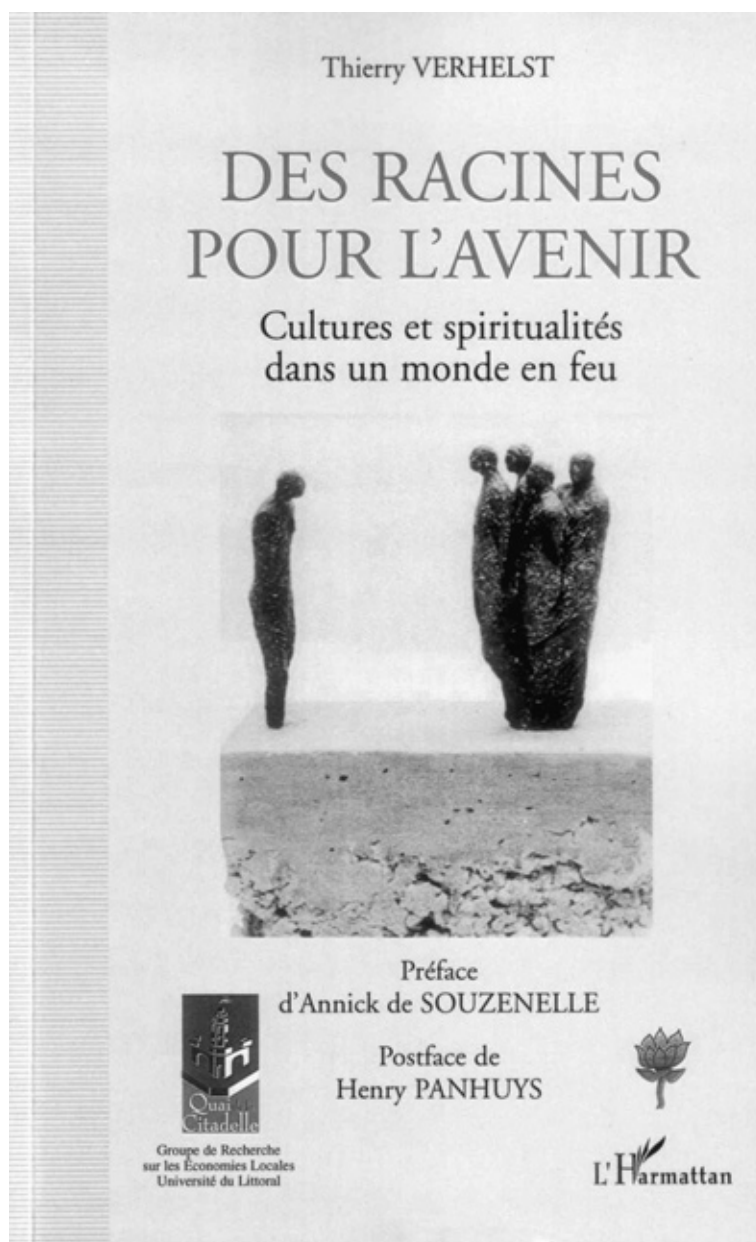
Ces questions se posent, aujourd'hui, avec une insistance toute particulière. Car il manque plus que jamais, chez nous, d'une force vitale, d'une résilience. Telle est la mauvaise nouvelle dont est porteuse notre époque. Une époque qui, a contrario, peut heureusement aussi se prévaloir de trois bonnes nouvelles...

- D'abord, la mutation est en train de se faire. Elle est favorisée par la mondialisation. Internet, notamment, favorise l'ouverture à l'autre.
- Ensuite, il y a, surtout chez les jeunes, moins d'arrogance envers la différence. Un

exemple? La coopération au développement a dépassé le stade de la pure et simple «occidentalisation» déguisée parce que l'homme occidental post-colonial a pris conscience qu'il n'est pas le seul être civilisé.

- Enfin, les institutions religieuses connaissent aujourd'hui une crise majeure et bienvenue. N'acceptant plus leur discours dès lors qu'il tend à disqualifier l'être humain, nous sommes portés vers une spiritualité adulte et libre qui met fin à toute religiosité infantilissante. Des athées et des croyants découvrent que l'homme est fait pour l'amour et pour le don.

Et si, mine de rien, le XXI^e siècle était appelé à devenir celui de l'altérité, de la solidarité et de la spiritualité...?



QUAND L'ÉCONOMIE PERD LE NORD... CULTURES ET SPIRITUALITÉS À LA RESCOUSSE!

Christophe Engels

Et si la marchandisation généralisée n'était pas inéluctable... Et si le Sud avait autant à nous apprendre sur le plan humain qu'à recevoir au niveau économique... Et si la richesse relationnelle importait encore davantage que la richesse matérielle... Découverte du dernier ouvrage de Thierry Verhelst¹. Percutant. Tout en nuance. Et sans naïveté.

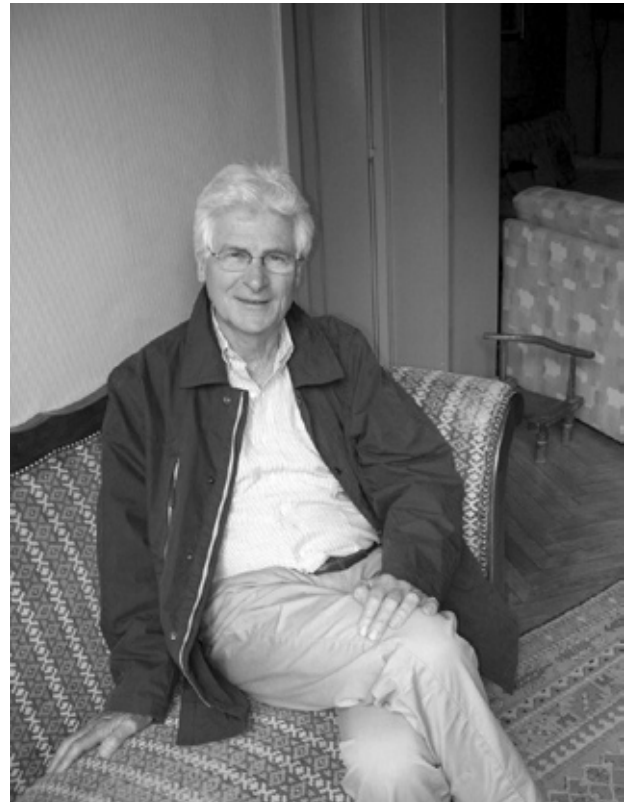
*« Est pauvre,
non pas celui qui n'a pas de chemise,
mais celui qui n'a personne. »
(Proverbe africain)*

Un processus de fécondation réciproque

Que ne parle-t-on pas de mondialisation! Soit pour l'encenser. Soit pour la vouer aux gémonies. La réalité, comme souvent, est plus nuancée. Ce phénomène, en effet, constitue à la fois une menace et une opportunité... Menace, s'il est réduit à sa seule dimension marchande. Opportunité, s'il se traduit par un enrichissement mutuel en termes de cultures et de spiritualités. La mondialisation, il est vrai, aurait tout à gagner d'un supplément d'âme. Elle ne demanderait qu'à être réenchantée.

Car nos sociétés occidentales ont été envahies par l'économie. Cette logique du profit et de la puissance a, certes, ses avantages. Mais l'individualisme compétitif et le rationalisme instrumental qui la sous-tendent débouchent aussi sur la perte de sens, sur la solitude et sur l'angoisse existentielle. Nous serions donc bien avisés de nous inspirer des cultures traditionnelles, plus empreintes de relations humaines et de rapports à la nature.

S'agit-il de balayer la modernité? Non. L'idée est de la dépasser sans en rejeter les acquis positifs. Sur le plan humain par exemple, le Sud a beaucoup à nous enseigner. N'a-t-il pas su, lui, éviter l'écueil du tout économique? N'a-t-il pas



Thierry Verhelst

Docteur en droit, Thierry Verhelst est consultant, enseignant dans plusieurs universités, responsable d'ONG et prêtre orthodoxe. Il a écrit *Des racines pour l'avenir. Cultures et spiritualités dans un monde en feu* (L'Harmattan, Paris, 2008).

su, lui, comprendre que la généralisation de la marchandisation n'est pas inéluctable? N'a-t-il pas su, lui, se rendre compte que la richesse relationnelle importe encore davantage que la richesse matérielle?

« Par leur langage profondément symbolique, par le travail sur soi qu'elles prônent, par leur inlassable quête de sens, les grandes Traditions spirituelles – les religions ou les grandes philosophies morales – touchent quelque chose de permanent et d'universel chez l'homme, son humanité profonde. » Pas de naïveté, cependant. Le Sud n'est pas un paradis. Le poids des contraintes collectives y a par exemple une fâcheuse tendance à entraver le libre épanouissement personnel. Ainsi, la fameuse et chaleureuse convivialité africaine n'est pas toujours dépourvue d'ambiguïté. Voire d'hypocrisie.

« Si les sociétés des pays du Sud ne connaissent pas la terrible solitude qui hante nombre d'habitants des grandes villes occidentales et si la chaleur humaine qui les caractérise a de quoi nous séduire, il faut savoir qu'elle est parfois étouffante. Des jeunes Africains en souffrent aujourd'hui et le disent. Ces sociétés exigent souvent un conformisme strict et une véritable soumission aux anciens et à ce qu'ils présentent comme étant la volonté des ancêtres ou celle des esprits. » C'est le revers de la médaille collective: pour éviter l'affrontement, on consentira souvent à s'effacer. « Le débat contradictoire n'est guère prisé dans ce milieu traditionnel, où les divergences de vues sont vécues comme un affaiblissement de la cohérence harmonieuse du groupe. »

Autre effet pervers: « Le vol d'un consanguin ou d'un habitant du même village que soi est puni très sévèrement dans la tradition africaine. Mais cela n'empêche pas la pratique assez répandue du vol envers les institutions anonymes tels que l'État ou le projet de développement. Tout est relation et donc on s'arrange entre soi. On s'entraide, même si cela contrevient totalement à la loi. »

Entre le Nord et le Sud, un processus de fécondation réciproque s'impose donc. Fécondation culturelle tout d'abord. Fécondation spirituelle aussi, dans la mesure où il convient de se préoccuper de « la question du sens ultime et de ce qui transcende les apparences ».

Un pour Tout, tout pour moi

Tout être humain se fait une certaine idée de l'univers, de son origine et de ses lois. Mais cette cosmologie varie fort selon qu'elle s'insère dans une société proche de la tradition ou dans une culture moderne...

- Le premier type de contexte m'incite au cosmocentrisme: je me représente l'univers comme un grand Tout dont je ne suis qu'un petit élément. L'ordre cosmique est premier, me reléguant au rôle de minuscule maillon dans la grande chaîne des énergies vitales.
- Au contraire, le second cadre me pousse à l'anthropocentrisme: je fais de l'être humain le pivot du cosmos.

« L'homme moderne est non seulement au centre de l'univers. Il en est aussi séparé. Sa cosmologie ignore l'interdépendance. Loin d'être holistique, loin de chercher la fusion dans un grand Tout, sa conception est fondamentalement dualiste. Elle se fonde sur la prise de distance et la maîtrise. D'un côté il y a l'homme, de l'autre le monde; jeté devant lui comme un objet à connaître et à conquérir. »

Un dualisme qui conduit à une compétitivité exacerbée.

« L'homme moderne apprend à être compétitif face à lui-même, aux autres, à la nature et à Dieu. » Loin de me sentir immergé dans la nature, je me vis donc face à elle. Même constat par rapport au groupe, que je considère non comme un but en soi, mais comme un simple moyen d'accès à ce qui m'importe vraiment: mon propre épanouissement. L'avantage d'une telle manière de voir? Une autonomie qui libère des contraintes groupales. Son inconvénient? Le glissement vers un individualisme narcissique et suffisant. Une dérive qui se paye par l'antagonisme de mes rapports à autrui. Et, au-delà, par l'estompement de toute forme de reliance et de connexion. Que certains en arrivent même à réduire à une relation à l'objet... « Ils préfèrent les biens aux liens. Étant ainsi attachés à l'avoir, ils vivent de la peur de perdre, d'où la colère et l'agressivité envers l'autre vécu comme potentiellement menaçant. En d'autres circonstances, ces cyclothymiques verseront dans la dépression au cœur de leur abondance. » Et l'auteur d'interpeller en se demandant si, d'un côté, « certaines sociétés du 'tiers-monde' issues de la tradition n'auraient pas intérêt à acquérir plus d'autonomie, de liberté et de responsabilité créatrice face au monde et à autrui » et si, de l'autre, l'Occident moderne ne gagnerait

pas « à s'inspirer d'une perception plus holistique de la nature, toute en renouant avec le sens du sacré en lui et autour de lui. »

Capital anonyme ou capital humain ?

On voit comment, mine de rien, la cosmologie nous a amenés sur le terrain économique. Restons-y. « En Occident, le gestionnaire du capital anonyme d'une entreprise du même nom (la S.A.) est censé accumuler sans fin, en toute rationalité économique et donc sans affectivité. Ce capital est abstrait, autonome. » Rien de tel outre-Méditerranée... « Dans la gestion africaine, il existe un ordre de priorité: d'abord les liens et l'entente au sein de la communauté, puis la subsistance matérielle, enfin le profit. » Concrètement, l'entreprise africaine entend démontrer qu'elle est capable de résoudre les problèmes de l'ensemble de la communauté des employés. « Faute de jouer ce rôle, l'entreprise est l'objet d'une stratégie de prédation. On enregistre alors fuite de responsabilités et gaspillages ainsi qu'un manque d'esprit d'entreprise dans l'ensemble du personnel. »

Rappelons-le: il n'y a pas lieu d'idéaliser le sens communautaire africain. Qui n'est pas inspiré que par de nobles sentiments. Et qui pêche le plus souvent par les excès d'une pression sociale aussi étouffante qu'impitoyable. Il n'empêche. Une telle approche a ses bons côtés. « Dans une société de précarité, la meilleure façon de se prémunir contre le manque, c'est d'entretenir des relations. On accorde donc plus de poids à la relation qu'à la production. »

Ici, donc, la sauvegarde des relations n'a pas de prix.

Ici, la cohésion sociale est une priorité absolue.

Ici, c'est l'économie qui est mise au service de la communauté, et non l'inverse.

« Est pauvre, non pas celui qui n'a pas de chemise, mais celui qui n'a personne », dit un proverbe du cru.

Et toc !

Dans le baba, l'Occidental donneur de leçon !

Pan ! dans les dents de son système économique aussi « efficace » que déshumanisant !

Vlan ! dans les gencives d'un « économisme » qui, non content d'imposer le marché comme régulateur exclusif de la vie économique, applique désormais sans vergogne les lois de ce marché dans les sphères non marchandes de la vie humaine ! « Il n'est pas seulement question aujourd'hui d'économie avec marché mais d'économie de marché et, ce qui est pire, de 'société de marché'. »²

Conséquence: un système qui, basé sur la marchandisation, le profit et la croissance, n'a pas véritablement de sens. Parce qu'il n'a rien de fondamentalement humain. « Certes, le marché rend de grands services. Mais il détecte mal les vrais besoins de la majorité de l'humanité. Il répond mieux aux caprices raffinés des uns qu'au nécessaire essentiel des autres. Les droits primaires des plus démunis lui sont moins importants que les droits secondaires des puissants. C'est ce qui caractérise sa grande déficience éthique et finalement socioéconomique. »

Faut-il donc jeter le marché aux oubliettes d'une Histoire révolue ? Non, évidemment. Comme régulateur, il est précieux et conserve toute sa valeur. Mais de l'économie avec marché à l'économie de marché, il y a un pas. À ne pas franchir. Car le deuxième nommé « s'applique mal à l'ensemble des relations interpersonnelles et aux masses infiniment nombreuses de ceux qui n'ont pas les moyens matériels pour y jouer un rôle. Faute d'argent, ils n'y ont tout simplement pas accès. »

Homme objet

Au besoin d'harmonie qui caractérise les cultures proches de la tradition répond donc le souci de maîtrise de la modernité. Une modernité qui, pour atteindre cet objectif, se construit sur un savoir réducteur. Réducteur ? Oui. Par trois de ses aspects: l'empirisme, le rationalisme et l'objectivation...

- L'empirisme évacue l'expérience existentielle au profit de l'expérimentation en laboratoire. Limité à ce qui est mesurable et quantifiable, il ne rend pas compte de la complexité du réel.
- Le rationalisme est prisonnier du concept et de la logique binaire. Deux témoins mortifères d'une raison auto-absolutisée dont il faut sortir l'homme. Cette raison « conserve toute sa valeur comme garde-fou et base du sa-

voir scientifique. Mais elle est trop courte et trop sèche. L'activité mentale ne peut réellement connaître la réalité d'un arbre ou d'une personne.» Autant, donc, il ne peut être question de la nier, autant il est urgent de chercher à l'affiner et à l'ouvrir.

- Quant à l'objectivation, elle ramène mon environnement à une série d'objets à explorer et à maîtriser. Elle réduit donc le monde. Voire l'homme. «*Quand cette réification s'étend à l'être humain, celui-ci peut être manipulé. S'ouvrent alors les portes de le Shoah, des génocides, de la torture et des entreprises totalitaires. L'homme devient un moyen – une ressource dit-on aujourd'hui – et il cesse d'être une fin.*»

Insistons bien : ce qui est ici en cause, ce ne sont pas la raison et l'objet en tant que tels. C'est leur monopole. C'est leur rôle démesuré. C'est le rationalisme et le matérialisme bornés qui mènent à la mercantilisation du monde, à la réification généralisée, à l'instrumentalisation de l'homme, au délabrement culturel et spirituel... Et à cet individualisme aussi radical qu'insensé qui «*nie ce qui constitue la personne, à savoir sa capacité d'entrer en relation.*»

Ce qui compte ou ce qui se compte ?

Le monde, aujourd'hui, est en panne de sens. Cependant, «*un humanisme renouvelé est peut-être en train d'émerger en Occident*». Il s'enracine à la fois dans un féminisme profond, dans l'écologie, dans la quête de spiritualité et dans ce nouveau paradigme scientifique qui traite d'interrelation. Sources multiples, donc, mais qui, toutes, se retrouvent dans l'idée que «*Ce qui compte, ce n'est pas seulement ce qui se compte.*»³ Tel est le constat servant de trait d'union entre «*créatifs culturels*», «*altermondialistes*» et autres acteurs du paradigme nouveau qui, aujourd'hui, se présente à moi. «*Il est urgent d'aller au-delà du paradigme économiste moderne. De penser à frais nouveaux la croissance, la production, la concurrence. De délégitimer la pensée obsessionnelle de la compétitivité tous azimuts. De refuser la réduction de l'homme à une marchandise. De remettre l'économie à sa place : elle est un moyen et non une fin en soi. En somme, d'envisager une révolution qui conteste radicalement le néolibéralisme capitaliste.*»

Cette révolution ne s'apparente ni de près ni de loin au célèbre Grand Soir. Bien plutôt, elle

relève d'une *metanoia*, d'un retournement intérieur, appelé à déboucher sur un quadruple changement : culturel et spirituel autant qu'économique et social. «*Il s'agit, dans le paradigme nouveau qui s'ébauche, de faire la synthèse du savoir livré par le cerveau (le savoir-séparation, classement) et du savoir qui jaillit du cœur et de la subjectivité (le savoir-lien, union). La raison abstraite ne vit pas assez et l'expérience immédiate ne pense pas suffisamment. Il faut lier les deux.*» Fi, donc, de la postmodernité ! Pensons plutôt en terme de «*transmodernité*». Celle-là même qui, loin de rejeter la modernité en bloc, entend faire un tri entre ses points forts et ses points faibles. Pour mieux tirer parti des premiers. Pour mieux évacuer les seconds.

La route du Soi

Le vieux monde de papa est-il en train de s'écrouler ? Sans doute. Mais toutes ses composantes ne s'effondrent pas pour autant. Elles se recombinent plutôt. Et se mêlent à ce qui est novateur. Exit, donc, l'abondance cumulatrice du matérialisme... Place à une vie intérieure. À un retour sur soi. Adieu, «*le tout à l'éco*» du capitalisme... Bonjour, la prise en compte par les structures socio-économiques de la profondeur de mon être intérieur. Bye-bye, le paysage étriqué du réductionnisme... Bienvenue à une perspective plus globale. À une vision planétaire. Qui tienne compte de tout l'humain. Et de tous les humains. Y compris ceux de demain...

¹ Thierry Verhelst, *Des racines pour l'avenir. Cultures et spiritualités dans un monde en feu*, L'Harmattan, Paris, 2008.

² C'est nous qui soulignons.

³ C'est nous qui soulignons.

L'esprit évangélique doit se refléter dans le temporel le plus réfractaire, c'est-à-dire l'économie qui est la zone du monde non convertie.

Jules MONCHANIN, *Écrits spirituels*.

L'économie était censée nous affranchir de la nécessité. Qui nous affranchira de l'économie ?

Pascal BRUCKNER, *Misère de la prospérité*.

[...] l'économie est à la fois la science la plus avancée mathématiquement et la plus arriérée humainement.

Edgar MORIN, *La Tête bien faite*.

Carte blanche

CONCRÈTEMENT...

Thierry Verhelst

Le personnalisme répond très exactement au défi d'aujourd'hui.

Telle est ma conviction profonde.

Pour quatre raisons au moins...

Primo, il se construit non pas à partir d'une idéologie abstraite mais sur le socle bien concret du vécu de la personne.

Secundo, il fait avant tout de cette personne un être de relation.

Tertio, il précise que la relation en question doit faire office de chemin de crêtes entre deux extrêmes mortifères...

- *Celui de la séparation, d'une part : c'est l'individualisme, la compétitivité, la conquête impitoyable d'une nature dont on se prétend détaché.*
- *Celui de la fusion, d'autre part : c'est la perte de soi dans une communauté clanique/tribale/religieuse « englutissante » ou l'aliénation dans la méga-machine consumériste moderne.*

Ce chemin de crêtes constitue l'une des lignes de force de la tradition chrétienne, explicitée en 451 lors d'un concile. Qu'il s'agisse de rapprocher le divin de l'humain ou une personne de l'autre (dans le couple, l'amitié, etc.), il convient en tout état de cause de cultiver l'art d'une juste relation « personnaliste » : ni séparation ni confusion, donc, mais union et reliance.

Quarto : l'exercice d'une juste relation de ce type est tout particulièrement essentiel dans le dialogue interculturel et inter-religieux qui constitue l'opportunité majeure de l'actuelle mondialisation.

Voilà pourquoi nous ne relèverons le défi du XXI^e siècle que si, consciemment ou non, nous nous comportons en « personnalistes ».

Le personnalisme, en effet, n'est pas idéologie mais manière d'être.

Sachons nous en souvenir.

EDGAR MORIN ET THIERRY VERHELST

DEUX CHEMINS DE RELIANCE PERSONNALISTES

Marcel Bolle De Bal

Rapprocher Thierry Verhelst, personnaliste affirmé, et Edgar Morin, «personnaliste implicite»? Tel est le pari de Marcel Bolle de Bal. Rencontre féconde sur un double chemin de reliances personnalistes...

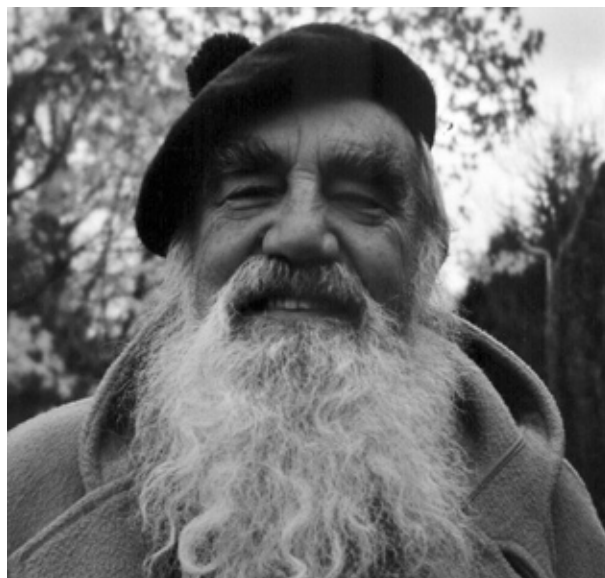
Une longue expérience de vie

Dans son (momentanément) dernier livre¹, le sociologue-philosophe Edgar Morin, se remémorant son «chemin» de vie et ses combats socio-politiques, a cette formule (p. 261): «[...] j'appelle, à partir d'un diagnostic sur la société occidentale [...] à changer de voie, à substituer l'épanouissement de l'humain au noyau techno-économique de la notion de développement, à concevoir une politique qui intégrerait les aspects positifs du développement en tenant compte des spécificités culturelles et sociologiques des nations ou régions auxquelles elle s'appliquerait ...».

Cette affirmation/aspiration/invocation trouve un écho concret au cœur même de l'important ouvrage que vient de publier² Thierry Verhelst, auteur et acteur social personnaliste, ami proche de notre CAPP: lui aussi plaide pour un dialogue pacifié des cultures, pour une synthèse («dialogique», dirait Morin) au-delà des dichotomies classiques entre tradition et modernité, laïcité et sacralité, matérialité et spiritualité, immanence et transcendance, localité et mondialité, culturel et économique, individuel et collectif, politique et religieux, etc.

En découvrant cette interprétation d'une longue expérience de vie nomade et sédentaire, j'ai de suite été séduit par le titre interpellant. Comment demeurer insensible à l'appel qu'il contient? ...et puis comment ne pas être attiré par la préface annoncée d'Annick de Souzenelle, personnalité marquante?

Me voici donc plongé dans la lecture de cette présentation élogieuse... et très vite crispé, en tant



Marcel Bolle de Bal

Professeur émérite de l'Université Libre de Bruxelles

que laïque pourtant ouvert aux idées d'autrui, en découvrant la coloration très «catholique» de cette mise en valeur. Mais où se cache donc la dimension pluraliste à laquelle nous sommes attachés? Heureusement, je ne m'arrête pas à cette première réticence/résistance. J'entame ma lecture... et, soudain passionné, la poursuit jusqu'au bout. Sans la moindre difficulté, car fasciné tant par le discours que par l'évocation d'un autre «chemin» de vie, d'une expérience originale, intensément vécue, décrite et analysée. Mon diagnostic spontané: c'est intelligent, ouvert, généreux, équilibré, plein d'une expérience humaine et humaniste... j'aime bien. Tout ceci ne m'empêche nullement d'éprouver, tout au long de cette lecture, une multitude de sentiments sans cesse ambivalents. Afin de mettre un peu d'ordre dans

cette vague d'émotions contradictoires, à la fois intellectuelles, spirituelles, politiques et affectives, je pense pouvoir distinguer trois dimensions en la personne de Thierry Verhelst: le chrétien engagé non dogmatique, le spiritualiste traditionnel, le maçon sans tablier.

Thierry Verhelst, chrétien engagé non dogmatique

Chrétien, notre auteur l'est sans complexes. Engagé, il l'est aussi, avec ferveur, animé par une réelle foi humaniste. Il n'hésite pas à prendre quelques distances avec son Église, lorsque l'action et/ou la doctrine de celle-ci lui paraissent contraires à l'épanouissement souhaité de populations en mal d'être dans un « monde en feu ». Tout ceci le rend sympathique, même à qui ne partage pas toutes ses croyances et convictions.

Sympathique, son plaidoyer, constant et abondamment étayé, en faveur d'une synthèse féconde de la modernité occidentale et des traditions orientales.

Sympathique aussi, et implacable, sa formule (p. 103) : les êtres humains de notre temps « *préfèrent les biens aux liens* ».

Sympathique encore, sa distinction éclairante (p. 142) entre l'économie *avec* marché et l'économie *de* marché : régulateur nécessaire pour la première, le marché serait psychologiquement et socialement aliénant pour la seconde.

Sympathique enfin – mais il s'agit ici d'un sentiment de toute évidence plus personnel de ma part – son recours pertinent à une notion qui m'est chère, celle de *reliance*³ : c'est dans cet esprit qu'il évoque ainsi la reliance cosmique et céleste, les liens de convivialité entre la nature et l'être humain (p. 36), la recherche en Occident d'une relation plus holistique à notre corps, la conviction orientale que « *tout est lié* » (p. 230), la reliance nécessaire entre foi et raison (p. 236). Il n'hésite pas non plus – pratique plus rare – à utiliser son antonyme, la *déliance*, et ce en se référant à Emmanuel Mounier lui-même : selon celui-ci, en effet, la personne est définie comme un « être-vers », capable de sortir de soi, d'échapper à l'égoïsme, de sortir de la société de « *déliance* » pour accéder à la *reliance* (p. 105). Dans cet esprit de chrétien authentique, il rap-

pelle (chapitre 10) quelques pistes suggérées par l'antique tradition de sa foi pour dépasser tant la fusion groupale (reliance extrême, totalitaire) que la séparation individualiste (déliance extrême).

Mais, à ce propos, que l'on me permette – expression de la persistance de mes sentiments ambivalents – de regretter qu'en différents endroits l'auteur n'ait point eu recours à ces deux notions éclairantes. Par exemple, lorsque (p. 53) il plaide pour que l'Occident moderne s'inspire d'une perception plus holistique de la nature, renoue avec le sens du sacré en lui et autour de lui : ne fait-il pas là référence à ce que l'on pourrait qualifier de « reliance culturelle » ? D'autre part, pourquoi parler de « non-reliance » (p. 103) plutôt que de « déliance » ? Mais tout cela ne sont que brouillies. Plus graves à mes yeux de laïque (au sens belge du terme) : sa vision que j'estime étriquée, univoque, réductrice de la spiritualité.

Thierry Verhelst, spiritualiste traditionnel

J'ai le plus grand respect pour la spiritualité sincère de l'auteur. Il se veut ouvert et non dogmatique : qui n'applaudirait point des deux mains à une telle profession de foi ? Certainement pas un lecteur personaliste. J'irais même plus loin : toute son œuvre et son engagement constituent une application des thèses personalistes – au meilleur sens du terme – à l'analyse de l'essence des problèmes psychosociaux, en ces temps brûlants de mondialisation et de globalisation.

Toutefois je ne puis que me hérissier lorsque, à plusieurs reprises, Thierry Verhelst laisse entendre que les laïques et les athées seraient incapables de comprendre ou vivre la spiritualité, la leur et celle des autres. Fort de son expérience brésilienne, il part en guerre contre les intellectuels laïques de gauche, accusés de « cécité spirituelle et religieuse » (p. 173), d'incompréhension des vertus de résistance des populations grâce à leur culture religieuse traditionnelle. Certes, pour faire bon ménage, il s'empresse de fustiger le plat matérialisme de la droite capitaliste et mercantile. Le message est clair, et se veut tel : les athées sont allergiques à la spiritualité, sont des infirmes du sacré. Que notre ami accepte que je lui exprime mon sentiment en toute franchise : n'est-il pas handicapé par une vision simpliste de ce que sont les athées et les laïques ?

Pourquoi, coutume déplorable mais répandue, tient-il absolument à confiner la spiritualité au domaine du religieux, à en réserver le monopole aux croyants? En créant le CAPP, n'avons-nous pas entendu libérer le personnalisme, lui aussi accaparé par le religieux, prisonnier de ses origines catholiques, l'ouvrir aux spiritualistes non croyants? Bien des athées et des laïques sont mus par une sincère quête spirituelle, animés par une intense activité spirituelle. Ce n'est que légitime et «personnaliste» de revendiquer la reconnaissance de cette réalité ignorée ou méprisée par d'aucuns aux œillères façonnées par la tradition... ce qui n'est pas le cas, j'espère, de Thierry Verhelst.

Thierry Verhelst... et Edgar Morin, maçons sans tabliers

En franc-maçonnerie, nous avons coutume de qualifier «*maçons sans tabliers*» ceux et celles qui, sans être des nôtres, nous paraissent très proches à plus d'un égard. Or Thierry Verhelst est indiscutablement digne de mériter cette appellation, compte tenu de plusieurs des idées et interprétations qu'il avance. Par exemple, lorsqu'il décrit en ces termes (p. 87) le défi de la mondialisation : éviter les deux extrêmes que sont la *fusion* d'une part, et la *séparation* de l'autre («*réunir ce qui est épars*», n'est-ce pas la première finalité de la franc-maçonnerie?); ou encore lorsqu'il fustige (p. 103) la préférence accordée par nos contemporains aux biens par rapport aux liens; plus même lorsqu'il évoque (p. 224) les liens de causalité entre la transformation intérieure et le changement sur le plan extérieur (entre la construction du Temple Intérieur et celle du Temple extérieur, dirions-nous en langage maçonnique...); sans omettre son plaidoyer (p. 246) en faveur d'une reliance entre raison et spiritualité (telle est, je le rappelle, la réalité essentielle des rituels maçonniques nous invitant à exercer nos facultés rationnelles et vivre nos expériences émotionnelles...); et, *last but not least*, lorsqu'il souligne à juste titre (p. 252) l'importance, notamment au sein des civilisations traditionnelles, de la pensée triadique et ternaire (nul n'ignore le rôle crucial du nombre trois dans la pensée maçonnique, celle de ceux que la *vox populi* aime présenter comme les «frères trois points»...).

Ce faisant, Thierry Verhelst rejoint curieusement, par des chemins parfois détournés, les

thèse de cet autre «maçon sans tablier» qu'est Edgar Morin. Ce dernier insiste en effet, tout au long de son œuvre, sur la nécessité de relier ce qui est délié, de rassembler ce qui est séparé, bref de «réunir ce qui est épars». Tel est le thème majeur de son vibrant plaidoyer en faveur de la pensée complexe: il s'est même positionné comme le plus éminent et ardent défenseur de l'idée de *reliance*. Ainsi insiste-t-il tout particulièrement, dans son dernier livre, sur la nécessité d'une rénovation de l'enseignement, rénovation en fait proche de la pratique des initiations maçonniques (p. 206): *la religion de ce qui relie, le rejet de ce qui rejette, apprendre à être*; ainsi rejoint-il, une fois de plus, Thierry Verhelst lorsqu'il clame (p. 332) «...c'est à nous de donner un sens à nos vies en cherchant à vivre poétiquement, dans la communion et l'amour, et en résistant à la cruauté du monde, de la nature, des humains. Tel doit être notre dessein intelligent...». Et puis il y a (p. 267) cette affirmation qui ne peut nous laisser indifférents: «...se présente [...] la plus grande cause jamais connue dans l'histoire: celle de la métamorphose de l'Humanité...» ... propos que ne démentira certes pas l'auteur des *Racines pour l'avenir*.

Bref deux auteurs réunis par la reliance souterraine de leurs sagesses, de leurs raisons et de leurs passions, selon cette définition de la sagesse offerte par Edgar Morin (p. 315): «*garder passion dans la raison, raison dans la passion*». Deux auteurs également reliés par leur sensibilité aux problèmes de déliances et aux besoins de reliesances... ce qui est au cœur même du projet et des valeurs maçonniques⁴. Bref réellement deux «maçons sans tabliers», œuvrant tous deux à la valorisation de l'idée de reliance, l'un (Morin) plutôt dans le champ théorique, l'autre (Verhelst) plutôt dans le champ pratique: deux cheminements parallèles et convergents, d'essence profondément personnaliste⁵ ...

Thierry Verhelst et Edgar Morin: le personnalisme comme reliance?

Mais n'hésitons pas à tenter d'«aller plus loin» (*Aller plus loin*: la seconde idée-force de la franc-maçonnerie, à côté de *réunir ce qui est épars*...). Le livre de Thierry Verhelst nous y invite d'ailleurs, en différents endroits, et parfois malgré lui. Je songe notamment aux réflexions (p. 70) sur la place de la *mort* dans nos vies et dans notre société – «la mort dans la vie ou la

mort terminus?» – , débouchant inévitablement sur la délicate question de l'interruption volontaire de vie et une nécessaire thanato-éthique⁶.

Ou encore à la distinction qu'il établit entre cultures de la honte et cultures de la faute⁷ (p. 174), nous amenant à nous interroger sur les éventuels effets pervers de la doctrine catholique articulée, entre autres, sur la notion de *culpabilité*. Puis également sur ses perceptions du *temps* (p. 58), ballottées entre éternel retour et éternel progrès (le symbole de la *spirale*, combinant le cercle et la ligne droite, ne pourrait-il nous offrir une synthèse dialectique/dialogique de ces deux mouvements, une perspective de chemin initiatique?). Comment, enfin, ne pas prendre quelques instants pour méditer cette idée (p. 43) inspirée par les écrits d'Albert Camus: *l'Homme révolté* par l'injustice, par tout ce qui dégrade la *personne*, est une des plus belles figures de l'humain...? Méditons et militons, nous conseille-t-il avec force et vigueur.

Edgar Morin, en ses multiples ouvrages, nous suggère aussi d'«aller plus loin». Depuis *L'Homme et la mort*⁸, sa première étude magistrale jusqu'à sa monumentale *Méthode*, en particulier son sixième et dernier tome intitulé *Éthique*⁹ dans lequel il nous offre de riches pages sur l'*éthique de reliance*. N'insiste-t-il pas à plusieurs reprises (notamment pp. 186 et 196) sur la nécessité de passer du «moi-je» égocentrique au «nous» de la communauté, thèse que ne renierait aucun personaliste, disciple de Mounier? En dressant, dans son dernier livre, le bilan de son parcours sociologique, politique et philosophique, ne nous rappelle-t-il pas (p. 130) que, en son sens grec originel, «méthode» signifie «*cheminement*», que toute son œuvre s'est faite en marchant, selon le vers du poète Antonio Machado : «*Caminante, no hay camino, se hace camino al andar*» (Toi qui chemines, il n'y a pas de chemin, le chemin se fait en marchant)?



Thierry Verhelst

«Le chemin se fait en marchant»: cette phrase pourrait servir de conclusion provisoire à cette rencontre à la fois virtuelle et réelle

de deux penseurs, personnes et personnalités attachantes... étant entendu que nous pouvons/devons comprendre ce terme classique de «conclusion» non comme clôture, mais plutôt comme ouverture. Nos deux auteurs nous encouragent en effet à marcher, à avancer, à cheminer avec eux, et surtout, au-delà d'eux, par nous-mêmes. Non pas en tant qu'individus isolés, mais bien en tant que *personnes reliées*.

Thierry Verhelst, personaliste affirmé, et Edgar Morin, personaliste implicite: une rencontre féconde sur un double chemin de reliesances personalistes à l'échelle de notre Terre-Patrie...

¹ Edgar Morin, *Mon chemin, Entretiens avec Djénane Kareh Tager*, Pris, Fayard, 2008.

² Thierry Verhelst, *Des racines pour l'avenir. Cultures et spiritualités dans un monde en feu*, Paris, l'Harmattan, 2008.

³ Notion bien plus parlante et élégante – je partage à cet égard l'avis de Vincent Triest – que celle de «réalliance» prônée par certains organismes de consultation psychologique. Voir notamment Françoise Bonnal, *La réalliance. Il y a une suite à notre société individualiste*, Paris, Payot, 2008.

⁴ Lire à ce propos Marcel Bolle de Bal, *La Franc-Maçonnerie, porte du devenir. Un laboratoire de reliesances*. Paris, Detrad, 1998.

⁵ J'ai souvent mis en évidence les liens étroits entre les vocations respectives de la Franc-maçonnerie et du personalisme. Voir notamment Marcel Bolle de Bal, «Franc-maçonnerie et personalisme: un même idéal?», *Le Maillon*, n° 92, automne 2005, pp. 35-44; ou encore Marcel Bolle de Bal «Libres propos sur Franc-maçonnerie et personalisme», *Perso*, n° 4, octobre 2004, pp. 18-20.

⁶ Relire sur ce point Marcel Bolle de Bal, «Bio-éthique et thanato-éthique», *Perso*, n° 1, octobre 2003, pp. 11-13.

⁷ Distinction avancée par Ruth Benedict dans son étude de la culture japonaise ...

⁸ Edgar Morin, *L'Homme et la mort*, Paris, Corrèa, 1951.

⁹ Edgar Morin, *La Méthode*, t. 6, *Éthique*, Paris, Seuil, 2004.

PISTES PÉDAGOGIQUES

Quand l'économie perd le Nord... Cultures et spiritualités à la rescousse !

1. Dans notre monde d'aujourd'hui où la violence est de plus en plus omniprésente, penses-tu que ceux qui prônent le dialogue entre les cultures, le dialogue entre les spiritualités et le dialogue entre les personnes, ne sont que de «doux idéalistes»? Selon toi, ce dialogue est-il possible? En regardant autour de toi et en interrogeant l'actualité, essaie de trouver des exemples de dialogues réussis ou, du moins, prometteurs d'un monde meilleur.
2. Rencontrer l'autre implique-t-il de sacrifier sa propre individualité ou, au contraire, n'est-ce pas dans notre relation à autrui que nous devenons vraiment nous-même?
3. «*Le monde fonce comme un avion dans la nuit, sans pilote à bord.*» La crise que nous traversons ne donne-t-elle pas raison à Thierry Verhelst? Comment se manifeste le péril que nous courons, dans les domaines de l'écologie? Dans le domaine de l'économie? Dans le domaine de la morale?
4. «*L'avenir est à l'enrichissement réciproque des cultures du monde.*» En quoi les sociétés traditionnelles, notamment celles de l'hémisphère Sud, peuvent-elles nous apprendre à «réenchanter» notre modernité?
5. «*La mondialisation est à la fois une menace et une opportunité pour l'avenir de l'humanité.*» Es-tu d'accord avec cette affirmation? Si oui, développe cette idée. Si non, explique pourquoi.
6. «*Il y a ceux qui préfèrent les biens aux liens et ceux qui privilégient les liens.*» Dans quel camp penses-tu te ranger? Est-il facile de privilégier les liens lorsque notre intérêt est en jeu? Donne des exemples que tu as toi-même vécus.
7. «*Il faut remettre l'économie à sa place: elle est un moyen et non une fin.*» C'est le point de vue que défendent les «altermondialistes». Connais-tu ce mouvement? Son idéologie? Sur Internet, tu pourras trouver beaucoup d'informations à ce sujet.
8. Es-tu d'accord avec Thierry Verhelst qui est convaincu que le défi du XXI^e ne pourra être relevé que si, consciemment ou non, nous nous comportons en «personnalistes»?
9. «*Bien des athées et des laïques sont mus par une sincère quête spirituelle.*» Marcel Bolle de Bal regrette que, dans son livre, à plusieurs reprises, Thierry Verhelst semble considérer les athées et les laïques comme des infirmes du sacré, comme allergiques à la spiritualité. Les croyants seraient-ils les seuls accessibles à ces valeurs?
10. Edgar Morin et Thierry Verhelst: deux chemins de reliance personnalistes. Qu'est-ce qui rapproche ces deux auteurs?

Si tu veux aller plus loin dans cette réflexion, recherche sur Internet des informations complémentaires sur l'un ou l'autre des auteurs cités dans ce numéro.

- | | | |
|----------------------------|------------------------|-----------------|
| - Georges BERNANOS | - Annick DE SOUZENELLE | - Edgar MORIN |
| - Albert CAMUS | - Abraham MASLOW | - Paul RICCEUR |
| - Antoine DE SAINT-EXUPÉRY | - Emmanuel MOUNIER | - Michel SERRES |

Ce dossier pédagogique a été conçu par Sully Faik